

Bérénice Merlet
berenicemerlet.net
berenice.merlet@gmail.com



«Le terme « d'installations » communément utilisé dans l'art contemporain offre une facilité : Celle de pouvoir étiqueter rapidement une production impossible à classer dans les champs identifiés de la « peinture », du « dessin », de la « photographie », ou de la « sculpture »...

Inscrire toutefois le travail de Bérénice Merlet dans cette catégorie serait un raccourci rapide et réducteur qui gommerait un peu vite la dimension plastique, sensible et « physique » de ce qu'elle propose

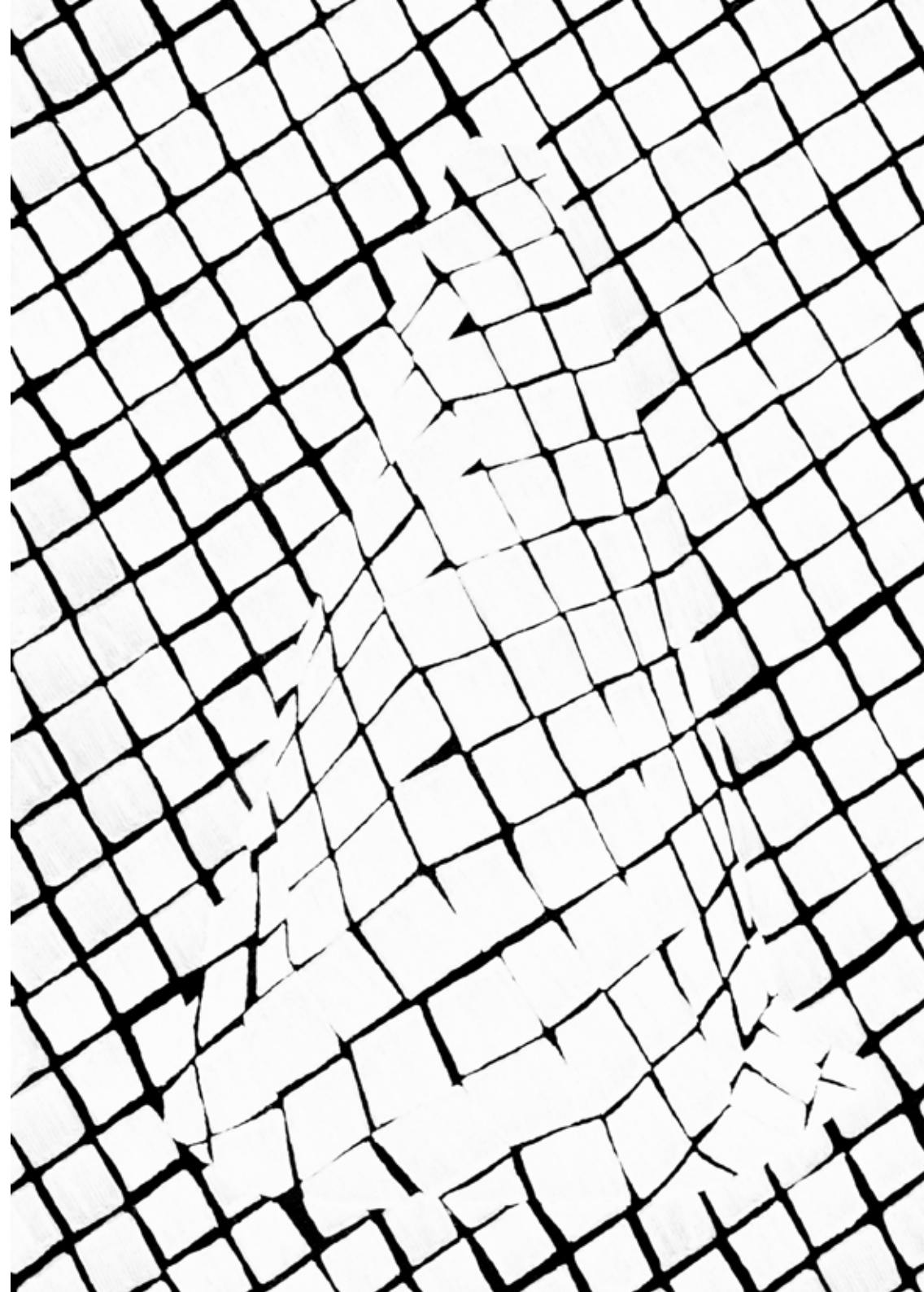
Connaissez vous « max et les maximonstres » de Maurice Sendak ?

Dans ce grand classique de la littérature américaine pour enfants, Max est un petit garçon pas très sage. Sa mère le prive de dîner et l'envoie dans sa chambre qui se transforme par son imagination en une gigantesque forêt tropicale, propice au voyage et à l'aventure en compagnie de « gentils monstres »...

Pénétrer l'univers de Bérénice c'est toucher et percevoir ce décor qui n'existe que dans l'imagination de Max...

C'est ouvrir la porte sur cette chambre-forêt inspirée autant par l'imagination et le rêves que les références au quotidien...»

(Pollen / D. Driffort)



J'ai fait campagne, 2013

Installation in-situ
serre de l'Usine Utopik
700x200x200cm

Mur en carreaux de plâtre de 7x2x2m, gravé à la main et à la fourchette durant toute la période de résidence.

Ce geste performatif m'a permis de me mettre face au mur et d'égrainer ce temps de résidence où l'atelier se déplace. Ces carreaux, devenus atelier, servent aussi de matrice d'impression pour la production de dessins et d'objets. Certains de ces objets ne sont réalisés que pour la prise d'une photo.

Ainsi la grande face du mur avec le motif de papier-peint servira à imprimer du tissu pour la réalisation de sac de sable avec lesquels je construis une digue. Celle-ci ne sera prise en photo pour devenir une affiche de 100x70cm.







Camouflé, 2012
2x 300x150cm
Gaufrage sur papier Canson d'un motif de fillet de camouflage



Craquement, 2012

installation in-situ, dimensions variables

carrelage

Le carrelage se brise sous nos pas. Le claquement retentit violemment et le sol se dérobe sous nos pieds. La déambulation devient hésitante et garde l'empreinte de notre passage.





Le Tipi rouge (J'ai mangé grand-mère), 2009
Sculpture, 240x125cm
carrelage, branches, toile de Jouy



Okénite blanche, 2011
Sculpture, 140x60x70cm
plâtre, paraffine, mosaïque



Le renard, 2008

Sculpture, 96x200x100cm

tubes fluos, structure métallique, renard empaillé, planche à roulettes





À bâtons rompus, 2013

244x210x185cm

tissu imprimé, structure en tasseaux, parquet

Un panneau a été gravé de multiples griffures. Elle a servi de matrice d'impression pour imprimer le tissu et a été par la suite découpé en lattes de parquet.



La chambre de travail, 2011

Installation, dimensions variables

bureau gravé en matrice d'impression pour un papier peint et une édition

papier peint, bureau, chaise, lampes de bureau, édition



La Chambre de travail n'est ni tout à fait une installation, ni tout à fait une gravure, ni tout à fait une oeuvre... Ou plutôt, le propos de l'artiste, son intention, naviguent sans cesse entre le papier peint au mur, le bureau gravé, les lampes de bureau, le journal étonnant qu'elle a tiré de ce bureau... Tous ces éléments sont liés, tous participent à l'oeuvre, mais interviennent chacun à leur manière, à un moment : le bureau qu'elle nous présente à la Maison des Arts pourrait potentiellement envahir le monde des mots qui sont gravés à sa surface, de perroquets et de palmes. Il est à la fois la matrice d'un univers visuel et le réceptacle de ses pensées. Il est à ce titre le bureau par excellence, un objet qui traduit la pensée. Il y a aussi de la magie dans la Chambre de travail, la magie du temps passé à graver le bureau, la magie de l'inconstance des impressions, la magie de la couleur aussi. Bérénice Merlet développe une économie de l'art bien à elle : ses pièces témoignent souvent, parfois ironiquement, du plaisir qu'elle tire du travail de la main, de la répétition des gestes qui n'en est pas tout à fait une. Malgré leur simplicité apparente, les oeuvres de Bérénice Merlet sont précieuses, un peu mystérieuses aussi, elles sont habitées par des histoires que se raconte l'artiste le soir.

Julien Zerbone

Texte extrait de l'édition réalisée distribuée au public

Se concentrer. S'asseoir et faire de l'ordre.
Allumer la radio. Eteindre la radio et allumer iTunes.
Baisser le son.
Se concentrer. Réfléchir... Baisser encore un peu le son.
Fermer la porte. Se concentrer !
Tailler son crayon, non vider le réservoir de son taille-crayon et tailler son crayon.
Se rasseoir, prendre une nouvelle page, propre.
Enlever son pull, se concentrer.
Faire une liste.
Numéroter la liste en triant les choses dans l'ordre de leurs importances.
Réécrire la liste.
Faire silence.
Ne plus regarder par la fenêtre.
Remettre du volume sonore pour ne plus écouter l'aération.
Fermer la fenêtre.
Changer la musique,
mettre quelque chose de calme comme de la musique calme.
Se rasseoir.
Faire une liste de mots :

S'abriter, s'isoler, se terrer, se cacher, se réfugier, se reclure, se confiner, s'abstraire, se chamber, se séquestre, se séparer, se protéger, se couvrir, se détacher, se dissimuler, se planquer, se soustraire, se tapir, se dérober, se retirer, s'éclipser, se mettre à l'abri, s'enterrer, s'esseuler, se barricader, se calfeutrer, se clapir, se claquemurer, se mettre à couvert, se motter, se cloîtrer, se clôturer, esquiver, éluder, s'escamoter, s'évader, s'écarter, échapper, partir, se sauver, se tirer, se dissoudre, se cantonner, se murer, se carapater, se replier, se recroqueviller, se rétracter, s'estomper, se fondre, se camoufler, se masquer, se volatiliser, se dissiper, décamper, se nicher, se mettre en cage, s'enfermer, se claustre,

Faire semblant d'être partie.

Baisser la lumière et ne garder que la lampe de bureau.
Espérer que tout le monde pense que vous êtes partie.
Se re-concentrer. Réfléchir.

Je gratte la surface de mon bureau avec la pointe de mon compas. Sous le placage sombre, il y a du bois mou. Assez mou pour enfoncer la pointe jusqu'au caoutchouc. S'il n'était pas là ce caoutchouc, peut-être que je pourrais le transpercer. Faire passer la lumière. Elle arriverait sur ma chaussure. Enfin il faudrait que je déplace ma lampe pour que l'ampoule soit juste au-dessus mais la lumière passerait et se serait plus facile de retrouver ma gomme quand elle roule par terre. Se re-concentrer, se mettre un ultimatum, mettre en forme une idée, écrire une page.
Rapprocher sa chaise, pas trop.

Il y a des choses que l'on nous transmet et qui nous encomrent.

Des choses qui battent au creux de nos paumes et qui nous guident à notre insu. Des transmissions taboues, inconscientes, que l'on nous glisse entre deux photos de famille. Des choses qui nous cachent et dans lesquels on se cache.

En plus de mon histoire, celle de mes parents tous les deux sculpteurs, il y a les outils. Les outils que mon père avait pour tailler, poncer. Ces choses qui dans des boîtes, comme des trésors, deviennent pour moi prothèses, extensions de mes mains.

En m'en emparant, sans y réfléchir, après de longues années où jamais je n'avais pensé en avoir besoin, ils se sont adaptés à mes outils et ils sont venu les remplacer. Ces petites mèches qui comme par magie fonctionnent sur mon Dremel Lidl.

Comment ai-je pu penser si longtemps que j'étais arrivée là pas hasard.

Surtout je pense qu'il serait content que son investissement dans cet

outillage, qui lui a coûté les yeux de la tête, serve. Me serve. Je ne peux pas affirmer qu'il serait fier de mon

travail. Je suis bien à des années lumière de sa pratique, mais je sculpte. Je sculpte avec lui, l'air de rien.

Une transmission qui ne m'encombre plus mais qui m'accompagne. Il

reste tout de même une histoire à m'approprier, et une petite revanche de femme, pour ma mère qui n'a jamais pu être une artiste mais juste une femme au foyer, une peintre du dimanche. Une femme qui a osé sculpter qu'une fois l'artiste disparu.

Et j'y travaille à cette revanche, et avec ses outils en prime.

Des outils pour gratter. Qui s'enfoncent dans le bois et le déchiquette. De longues échardes que du bout des doigts j'arache une par une.
Me perdre dans le détail.

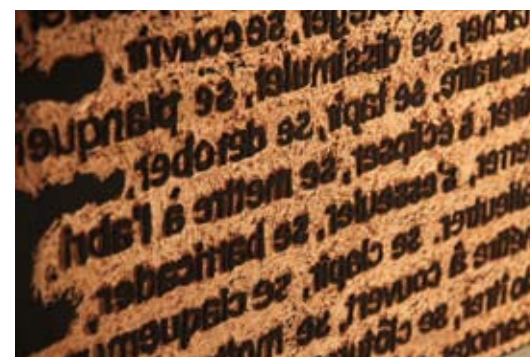
Un deux trois quatre, faire de la répétition une protection.
Ranger le compas.

Et puis il y a ce papier peint, qui envahit l'espace et le rétrécit. C'est comme si les murs avançaient inexorablement vers moi, doucement vers moi. Il est préférable de le regarder de loin, pour se sentir en pays exotique. Une petite chaleur triste. Coincée sur mon île réduite à la taille de mon bureau, j'ai le nez collé à lui. Je ne distingue plus que les blancs qui forment de drôles de masques tribaux, qui me regardent.

Baisser les yeux.

Mon bureau flotte lentement, le vent souffle dans les palmes. Peut-être n'est-ce que l'aération qui me fait froid dans le dos.

Je n'ai gravé qu'un seul mot.



Petit salon, 2010
Sculpture, 60x90x120cm
lit, table, corde, luminaire





Barricade, 2011
Sculpture, 142x100x109 cm
Table en bois gravée en matrice d'impression, sacs de
sable





Une forme aveugle, 2010
Sculpture sonore, 130x250 cm
sacs de sable et dispositif sonore
(son de grosse caisse étouffé venant de l'intérieur de la forme)



Fagot fossile, 2010
Sculpture, 150x70x20cm
bois et mosaïque





Dentelle de bal, 2007
Sculpture, 45x65cm
veste de 3000 boutons



Bérénice Merlet vient de remporter le prix de la jeune création avec un prénom de fillette et une œuvre tout aussi référencée à un univers enfantin un peu désuet. En effet, le motif de son papier peint Je sais qu'il n'aime pas que mes seins, trouve son origine dans une image de Martine, le célèbre personnage de livres illustrés qui témoigna d'un certain idéal dans les années cinquante et soixante.

Martine reste aujourd'hui un classique de l'édition jeunesse, bien que les critiques dénoncent une œuvre rétrograde et sexiste. C'est peut-être une des raisons pour laquelle ses aventures ont fait l'objet de tant de dérives humoristiques, notamment sur le Net, où depuis le buzz du site web Martine Cover Generator on ne compte plus les détournements de couvertures. De ce personnage quasi tombé dans le domaine public, Bérénice Merlet a conservé le dessin d'un réalisme naïf ; celui qui avait rendu célèbre l'illustrateur de Martine, le belge Marcel Marlier (étonnante similitude d'ailleurs entre les noms propres de l'un et l'autre). Les couleurs, pastels, se sont effacées au profit d'un fond uni, rose pâle. Comme tiré de l'Album de 1974, Martine fait la cuisine, le dessin de Bérénice Merlet met en scène une figure féminine plongée dans les préoccupations d'un univers bourgeois. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs : la fillette est devenue femme, et la réplique beaucoup moins innocente : « Je sais qu'il n'aime pas que mes seins ». On se demande alors : le succès de Martine doit-il à une fascination pour l'ingénue, une sorte d'attraction perverse pour la « sainte nitouche » ? La puissance sexuelle de la jeune fille est en effet récurrente dans bon nombre d'œuvres populaires. Ainsi le film de Jean Rollin, Les deux orphelines vampires (1997), conjugue habilement horreur et volupté, enfance et érotisme. Chez le cinéaste français, hissé au panthéon du fantastique aux États-Unis et en Grande-Bretagne, les films sont classés série B et mettent en scène des personnages féminins pathétiques et kitch à la fois. On retrouve ce mélange des genres chez Bérénice Merlet, qui joue sur le décalage entre une

représentation ou un geste d'apparence candide et un sens de la phrase osée. Lèche-moi les bottes (2005) et Vous êtes conviés à venir vous boutonner à moi (2004) possédaient déjà cet assemblage délicieux entre la politesse et l'audace, les bonnes manières et la sensualité.

Le choix de Bérénice

Le temps des heures de travail (comme pour la couture des boutons de Dentelle de Bal) a disparu pour laisser place au temps de la reproduction mécanique du papier peint. Mais le geste lancinant est toujours présent dans l'image de cette femme cuisinant et se répétant inlassablement : « Je sais qu'il n'aime pas que mes seins ». S'en convaincra-t-elle ? La proximité d'un papier peint dans l'espace privé d'une chambre ou d'un salon convaincra-t-elle toutes les femmes ? Mais on aimerait aussi qu'il nous aime pour autre chose que pour notre tarte aux pommes. L'action inappropriée face au propos achève de donner à cette œuvre son ironie aux airs de ne pas y toucher. Car ici, c'est bien de sexualité et d'émancipation dont il est question. Aux canons du nu en histoire de l'art, comme aux photographies de mannequins d'un Helmut Newton contemporain, Bérénice Merlet répond par un petit bout de femme un peu brouillonne et boulotte. On croirait entendre Virginie Despentes dans son dernier roman, King Kong Théorie : « J'écris de chez les moches, pour les moches, les frigides, les mal baisées, les imbisables, les hystériques, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Parce que l'idéal de la femme blanche séduisante qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, je crois bien qu'il n'existe pas ». L'artiste, pour qui la rencontre, l'intimité, le précieux et la nostalgie font partie de l'iconographie féminine, nous renvoie à une foule de clichés qui ont la vie dure. Mais l'œuvre récompensée par le prix de la Jeune Création n'est pas anodine. Homme ou femme, elle renvoie le spectateur aux limites de notre société prétendue évoluée. Avec

ses manières délicates mais non moins percutantes, Bérénice Merlet nous expose un choix terrifiant : être une femme qui sait séduire ou une femme qui sait épouser ? être une femme qui sent le sexe ou une femme qui sent le gâteau du goûter des enfants ?

Bérénice Merlet ne fait pas partie de celles à qui les choses conviennent telles qu'elles sont. Simplement elle attend, s'immisce discrètement, grignote tout doucement et perturbe sans en avoir l'air.

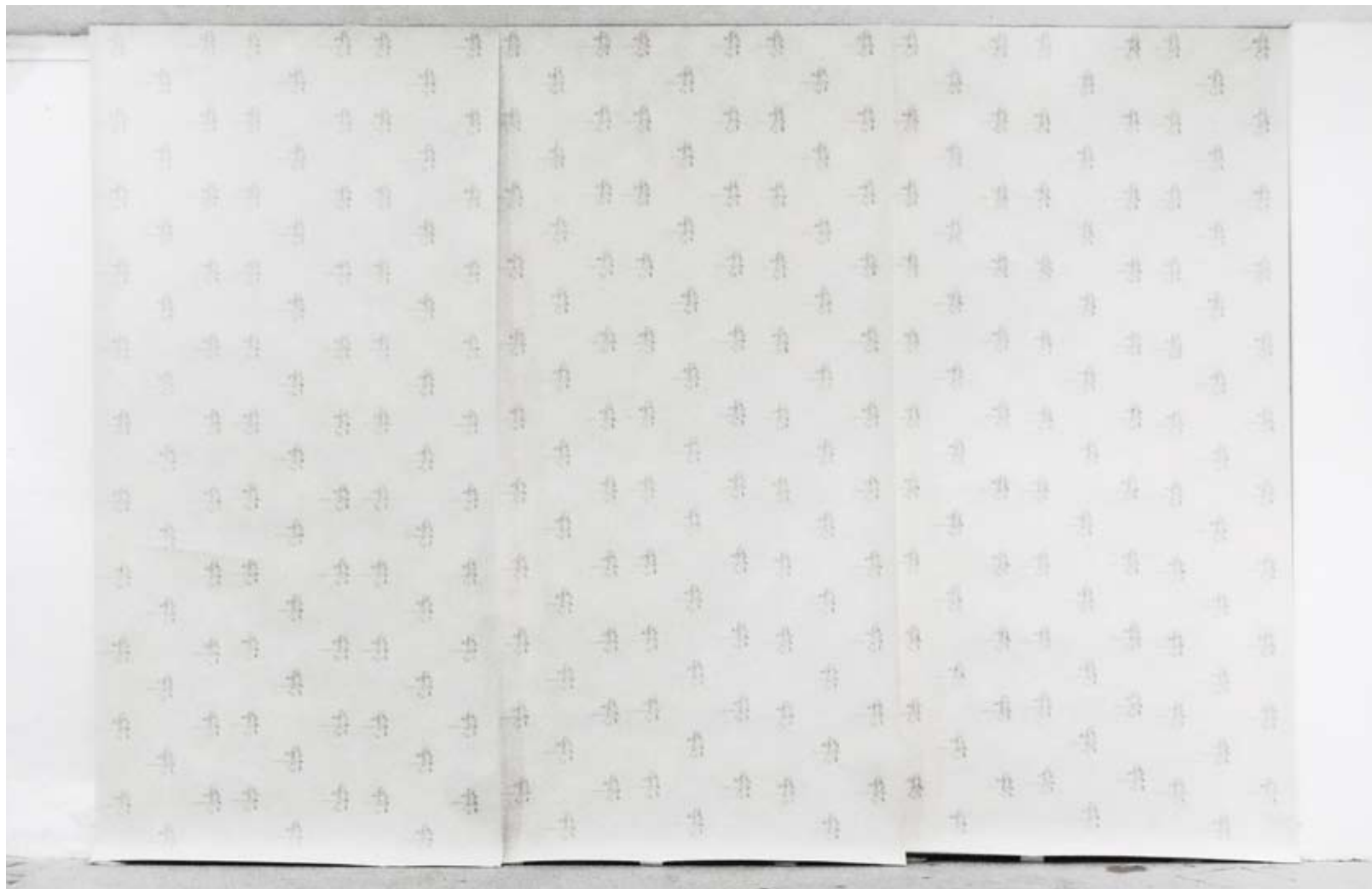
Marie de Bouïard
pour la République Bananière



Je sais qu'il n'aime pas que mes seins, 2008

Dessin, 450x315cm

mine de plomb

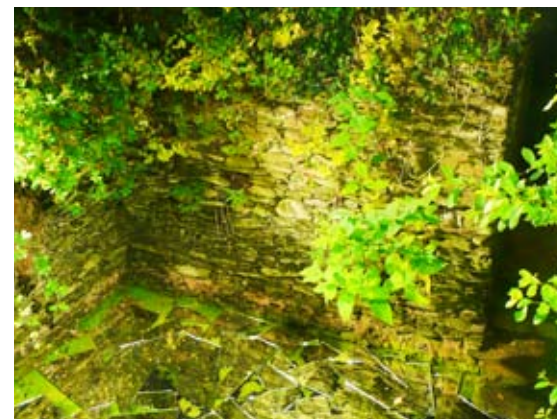


Automne-hiver, 2010
Sculpture, 40x55x30cm
souche et mosaïque

réalisé avec Armand Morin



Le crapaud au fond du puits ne connaît pas l'océan, 2009
Installation in situ, 400x460cm
éclats de miroirs flottant an fond d'un puits, éclairage halogène



Abri-cape, 2009
Sculpture, 40x25cm
tissus, céramique, branches



Le clavier, 2009

Installation, dimensions variables
dessins, dispositif sonore



Mon travail propose une recherche autour de l'appropriation d'un territoire. Un habitat empreint d'archétypes féminins contre lesquels je lutte et avec lesquels je me construis. Enfermée dans cet habitat un peu bourgeois, tout devient refuge. La prison est une cache, réconfortante et douillette. Et comme dit Virginia Wolf dans *Une chambre à soi* : « Les femmes sont restées dans leurs maisons pendant des milliers d'années, si bien qu'à présent les murs mêmes sont imprégnés de leur force créatrice. » L'engagement féministe qui m'habite est souvent un prétexte pour travailler toile de Jouy et faïence, rire de mes propres réflexes et références de femme, d'artiste.

M'impliquer concrètement, me référencer fortement à des artistes comme Martha Rosler, mais assumer et m'amuser de mes envies désuètes, mettre en évidence la tendresse que j'éprouve pour les femmes de Vermeer derrière la fenêtre et qui lisent une lettre, crier haut et fort mes envies de femme d'intérieur qui attend avec délice. Une attente qui ne sait pas ce qu'elle attend, accepte le vide et l'inattendu mais qui à travers la rêverie qui l'accompagne résonne pour moi comme une ouverture à la joie. Je mets donc en place par mes sculptures des objets et du mobilier qui se transforment, doucement deviennent paysage. Tout devient autre à l'image de *L'Enfant* et les sortilèges de M. Ravel et Colette, mon mobilier s'anime et glisse, une nouvelle peau pousse et recouvre tout. Et c'est cette nouvelle peau que je travaille à travers un processus qui à une place très importante dans la narration de mes pièces. Une nouvelle peau pour franchir le fossé qui sépare les expériences intérieures du monde réel. Empreint d'un vocabulaire d'objets et d'histoires liés à mon enfance, je cherche à convoquer un univers sensoriel à travers des manipulations. Par collage, je travaille vers une image qui parlerait au collectif pour mener le spectateur à sa position de rêveur, « une paresse attentive ».

Mon travail s'élabore autour de sculpture très narrative.

Je me suis intéressée à une iconographie féminine et sur des images qui me semblent liées à mon éducation religieuse et à une histoire personnelle. Mais ces images qui font récit ne semblent pas m'appartenir.

Elles résonnent comme quelque chose de collectif et de commun à une large partie d'une population.

Il y a en moi des choses que l'on m'a transmises et qui s'insinuent, trop grandes : une place à tenir, une histoire familiale, des monstres sous les lits, une identité féminine.

Travailler sur des objets hybrides qui font la traversée entre deux lieux : un public et l'autre plus intime, plus personnel. Et pour reprendre Martha Rosler : le personnel est-il politique ? : « Oui si l'artiste prend conscience de la nécessité d'une lutte collective au-delà des questions liées à sa vie personnelle, dans l'idée de considérer les deux sphères à la fois dialectiquement opposées et unitaires. »

J'ai beaucoup travaillé avec des matériaux domestiques, d'intérieur qui se déplacent pour devenir carapace, abri.

Je m'intéresse à la couche et plus précisément aux tentes comme refuge. Un lieu intime et de repli, pour la lecture, l'écriture, l'amour, pour dormir et donc pour rêver.

Se cacher, se retrouver, s'envelopper d'une tanière.

Le lit comme cabane et la cabane comme lit, vecteur d'un voyage interne et de toutes sortes de mythologies personnelles.

La cabane donc, pour convoquer dans sa couche les monstres et les bêtes sauvages de notre enfance.

Le mythe de Robinson au creux d'un lit, les fables collectives qui resurgissent entre deux photos de famille.

Un lieu de rendez-vous intime, de découverte du corps, de nudité.

Après la lecture d'*Histoire de chambre* de Michelle Perrot, j'ai repris les jeux des enfants qui bricolent des architectures du désordre et qui miniaturisent le monde avec des aménagements infimes. Ces plaisirs sous-tendus par des histoires interminables.

La maison comme un lieu de possible, un voyage sur place et en boucle.

Souvent les objets sont en attente d'un événement. Il ne se passe encore rien. On retient son souffle et c'est pendant cet instant qu'une chose étrange apparaît, peut-être un peu inquiétante. Tout est figé, tout est de pierre.

Les hétérotopies poétiques de Bérénice Merlet

Regarder, scruter, toucher, écouter, guetter, contourner, caresser...

Les œuvres de Bérénice Merlet ne se donnent pas à embrasser d'un seul regard, il faut pour les appréhender souvent un éclairage particulier, une lumière rasante, un pas de côté ou de danse de la part du spectateur : tourner autour puis plonger sous le bureau de La Chambre du travail, contourner puis tourner autour de Barricade, s'étonner puis s'assurer de la matière de Craquement, il y a toujours quelque chose dans ces œuvres qui échappe au regard, qui se dérobe ou s'offre au spectateur de manière parcellaire. Certaines œuvres même ne font que cacher, comme Une forme aveugle dont on ne saura pas ce qu'elle recouvre sous ses lourds sacs de sable. D'ailleurs, on n'est pas spectateur chez Bérénice Merlet, on est plutôt visiteur, invités à pénétrer dans un univers et une temporalité bien particuliers.

Ce que le regard ne peut appréhender, la main, les oreilles le peuvent : touchons donc les sacs de sable de la si bien nommée Forme aveugle, tendons l'oreille pour écouter les sons qui s'en échappent, laissons glisser la main sur la surface gravée de la Chambre de travail, assurons-nous des reliefs formés sur le papier de Camouflage, Écoutons les carreaux de faïence disposés au sol craquer sous nos pas : nous marchons sur des œufs. Car à cette convocation du toucher s'oppose immédiatement la fragilité qui émane de ces objets, de ces surfaces, une précarité fondamentale, celle des sillons gravés à la surface du bureau de la Chambre de travail dont on comprend qu'ils finiront par être comblés par l'encre d'imprimerie, tels les morceaux de céramique de Okenite blanche, coupants mais éminemment fragiles...

S'abriter, se terrer, se camoufler, se reclure, se séquestrer, se retirer, se barricader...

L'espace chez Bérénice Merlet se présente lui aussi de

manière problématique : l'artiste invoque volontiers le lit, la cabane dans son travail, l'espace reclus où l'on se cache, où l'on se protège, où l'on se raconte surtout des histoires. C'est le cas de J'ai mangé grand-mère qui prend la forme d'un teepee recouvert de carreaux de faïence, c'est le cas aussi la Chambre de travail, qui nécessite qu'on s'accroupisse sous le bureau pour voir les lettres gravées. C'est aussi le cas, mais de manière bien plus ambiguë, le cas d'Une forme aveugle : les sacs de sables, dont les motifs évoquent la tapisserie, ne peuvent cacher leur usage militaire d'origine, et l'accès nous y reste interdit. Sous l'aspect protecteur des espaces érigés par l'artiste se cache mal le danger omniprésent, l'insécurité, l'inconfort du moins : si la texture et la couleur d'Okenite blanche sont douce, et sa forme extérieure épousent les dimensions du corps humain, le tapis d'éclats de céramique évoque immanquablement la Vierge de fer, cet instrument de torture de l'Inquisition. De manière plus ou moins dramatique, il y a souvent chez Bérénice Merlet un dedans et un dehors, un espace qui invite et qui répulse en même temps, qui gêne le visiteur lorsqu'il ne lui est pas carrément interdit.

Graver, maroufler, imprimer, décalquer, reproduire, tapisser, publier...

Les œuvres de Bérénice Merlet ressemblent dans leur fonctionnement à des matrices, ces pièces de métal que l'on gravait au moyen d'un poinçon afin de réaliser les caractères d'imprimerie. L'action de reproduire, de décalquer, de déplacer, la question de l'empreinte et de la répétition sont au centre de ses pratiques et de ses œuvres, que ces actions en constituent le préalable, l'essence ou le résultat. Ainsi La Chambre de travail et Barricade sont-elles constituées à la fois des matrices gravées par l'artiste et des tirages réalisés au moyen de celles-ci, qu'ils prennent la forme de sacs de sables, de lais de tapisserie, ou de livres... Camouflage, Une forme aveugle quant-à-eux

sont le résultat d'actions semblables, de reproduction ou de décalque d'une forme préexistante, dont nous ne pouvons que deviner la nature.

Elles sont aussi des matrices au sens ancien de mater, la mère qui donne naissance, le milieu de la reproduction même : matrice d'actions répétées inlassablement par l'artiste, matrice d'une temporalité bien particulière, qui ne se clôt pas tant que la tâche n'est pas achevée. Lorsqu'il écrivait sur le jeu, Walter Benjamin expliquait que « toute expérience profonde aspire à être insatiable, aspire au retour et à la répétition jusqu'à la fin des temps, et en le rétablissement d'un état initial dont il est issu » : il y de même chez Bérénice Merlet une joie mêlée de sérieux dans la répétition, une manière d'ancrer le geste dans une matérialité, mais aussi de faire émerger d'innombrables variations qui se détachent progressivement du motif de départ et se déploient alors dans une différence radicale.

Matrices de récits, terrains de jeu imaginaires, nourris des histoires qui leur donnent naissance, qu'il s'agisse de contes (J'ai mangé grand-mère, Renard), d'histoires de femme et de famille (la Chambre de travail), les œuvres de Bérénice Merlet semblent imprégnées d'un imaginaire et d'une intimité dont on ne sait s'ils appartiennent à l'artiste ou à nous-mêmes... Pour aborder ces propositions, il faut se prêter au jeu, se glisser dans la peau de l'enfant comme on se glisse sous le bureau. C'est à travers le jeu et le récit, à travers la répétition des gestes réalisés patiemment par l'artiste, c'est en s'inventant le chemin qu'elle a parcouru que les contradictions s'évanouissent et que l'espace s'ouvre, puis se referme derrière nous. La fragilité n'est alors plus qu'apparence, c'est la force des récits qui régit l'espace.

Jouer, raconter, créer, inventer, émerger, instituer, advenir...

Ces espaces qui se soustraient pour mieux advenir, cette temporalité qui devient création dans sa répétition même, ces lieux qui — se — donnent à imaginer rappellent ce que Michel Foucault appelait des hétérotopies, « des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables ».

Lieu bien réel, l'hétérotopie est pourtant le lieu de l'utopie, le lieu de l'imaginaire incarné. C'est aussi un lieu qui a « le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles ». C'est donc aussi bien le théâtre, le laboratoire que la cabane ou le lit des parents qui deviennent pour l'enfant imaginaire un ciel, une mer, une grotte. Lieu « autre » dans le monde, c'est aussi le lieu du temps « autre », là où les hommes sont en rupture par rapport au temps traditionnel, lieu d'une temporalité à inventer.

S'il fallait définir la pratique de Bérénice Merlet, ce serait cela : tendre une peau imperceptible dans l'espace, la clore puis la gonfler jusqu'à faire advenir un espace dans l'espace, un temps dans le temps, fragiles et pourtant irréductibles, un lieu dont l'existence éphémère se nourrit de l'imaginaire et de l'histoire qui s'y inscrit et qui lui donne forme. Une pratique foncièrement précaire et difficile donc, qui ne se laisse percevoir qu'à celles et ceux qui veulent bien lui prêter foi.

Julien Zerbone

Bérénice Merlet
berenicemerlet.net
berenice.merlet@gmail.com
28 Bd Saint Jacques, 75014 Paris
06.25.17.31.03
N° SIREN: 14408 653362 8

Formation

- D.N.S.E.P Beaux Arts de Nantes, 2007
- D.N.A.P Beaux Arts de Nantes, 2005

Prix

- Prix des Arts plastiques de la ville de Nantes, 2009
- Premier prix de la jeune création, République Bananière, 2008

Résidences

- Résidence Usine Utopik, Tassy-sur-Vire, Juin 2013
- Résidence Pollen, Monflanquin, Février/Mai 2012
- Résidence à la maison des arts, Saint Herblain, Novembre 2011/Janvier 2012
- Résidence Mpvite, Montréal, Octobre 2010

Bourses

- Aide à la création de la Région Pays de la Loire, 2012

Expositions personnelles

- 2013 J'ai fait campagne, Usine Utopik, Tassy-sur-Vire
- 2012 Artiste en résidence à Pollen, Monflanquin avec Anouk Berenguer
- 2012 La chambre de travail, La Maison des Arts, Saint-Herblain
- 2009 Le crapaud au fond du puits ne connaît pas l'océan, résidence Lamour, Rezé

Expositions collectives

2013

- Cabane Cannibale, Andoain, Espagne
- la rime et la raison, L'Escaut, Bruxelles

2012

- Cabane Cannibales 2, Hybride, Bidart
- Multiples, galerie des Beaux-Arts de Nantes
- La collection des éléphants, l'Atelier, Nantes
- La vitamine est dans la peau, Galerie du 48, Rennes

2011

- On attache pas son chien avec des saucisses, Le grand atelier, Nantes
- Entre chien et loup, CIAC, Pont-Aven
- Ne jamais remettre à demain ce que l'on peut faire à une seule, la Graineterie, Houilles
- Le dégoût du temple, Le temple du goût, Nantes

2010

- Ca va pas rentrer, L'art passe à l'est, Montréal
- Bilboquet, exposition des lauréats du prix des arts plastiques, l'Atelier, Nantes
- Accords & désaccords, l'Atelier, Nantes

2009

- Les cratères du futur, Zoo Galerie, Nantes
- Dasein / Machend, La vinaigregie, Le Pèlerin
- Détail d'exécution, Alstom, Nantes
- Nouritures terrestre, Le TDM, Riaillé

2008

- Vers une architecture, journées de patrimoine, Carquefou
- Diffusion vidéo lors du colloque C'est mon genre, MACVAL, Vitry/Seine
- Filmakers, Zoo galerie, Nantes
- Hall 5, Alstom, Nantes
- Edulcoloré, Atelier Alain Lebras, Nantes

2007

- Build'in 1, Atelier Alain Lebras, Nantes
- Célébration, école des Beaux-Arts, Nantes

2006

- 1 jardin, 1 artiste, Mauves-sur-Loire
- Rendez-vous motel, école des Beaux-Arts de Nantes

Publication

- Catalogue monographique L'ossature du rebord produit par Pollen, 2013
- Catalogue RDV 2010
- Entre chien et loup, Catalogue de l'exposition, CIAC, Pont-Aven, 2011
- Première édition produite et réalisée par MPVite avec les artistes invités en 2007 et 2008
Sous la direction d'Anne Léonce, historienne d'art
22 oeuvres imprimées sur papier présentées dans un coffret en médium numéroté
Edition limitée à 250 exemplaires



Pour Grandir, 2009
Sculpture, 23x5cm
assiette de porcelaine, cuillère,
faux cils